

leur acheta treize chevaux et on en échangea neuf.

Lewis et ses compagnons continuèrent à voyager dans les montagnes ; le 14 ils eurent beaucoup de peine à traverser celles qu'ils rencontrèrent, et atteignirent les bords du Kouskouski ; cette rivière coulé directement à l'ouest, dans un pays aride et rocailleux. A l'exception de quelques faisans, on n'apercevait pas une créature vivante dans cette contrée âpre et déserte. On fut réduit à tuer quatre chevaux pour subsister. Le manque de provisions, l'extrême fatigue et la triste perspective que l'on avait devant les yeux, commençaient à décourager les voyageurs. Enfin le 20 ils trouvèrent un village de Tchopponnich dans un pays plus ouvert ; ils furent bien accueillis, mais ces Indiens n'avaient pas des provisions en abondance.

Le défaut d'une nourriture suffisante, la fatigue, le changement de température, car on avait passé brusquement d'un froid assez vif à une température assez douce, causèrent des maladies parmi les voyageurs. Cependant au bout de quelques jours ces symptômes disparurent, et l'on put terminer la construction de canots que l'on avait commencés. On confia les trente-huit chevaux que l'on possédait à trois Indiens qui étaient les frères et le fils du chef ; celui-ci promit de descendre la rivière avec les canots ; on partit le 10 octobre ; au bout de soixante milles on parvint

au confluent du Kouskouski et du Lewis-River ; le cours de celles-ci est embarrassé d'un grand nombre de rapides et de chutes, on en compta quelquefois dix dans un même jour. Les Indiens en profitent pour y établir des pêcheries, les saumons remontant ces rivières en troupes nombreuses. Le Lewis-River coule dans un plateau aride, dénué d'arbres et borné de chaque côté par des collines hautes de 200 pieds.

Le 14 un canot fut poussé par le courant contre les rochers des rapides, et submergé ; on le releva, personne n'y perdit la vie, plusieurs objets furent mouillés et d'autres perdus. Dans d'autres circonstances, il fallut transporter les embarcations par terre à la distance d'un quart de mille ; enfin, après avoir surmonté d'autres obstacles du même genre, on entra dans la Columbia le 17 octobre. Ce fleuve, au point où il reçoit à gauche le Lewis-River, a 480 toises de large, et au-dessous de ce confluent, s'étend encore davantage. Le pays est plat, très-bas près du fleuve, et s'élève graduellement. Les seules hauteurs que l'on voie sont celles qui courent du nord-est au sud-ouest, où elles joignent une grande chaîne de montagnes qui vient du sud-ouest, et se trouve à deux milles au-delà de la Columbia. On n'aperçoit dans cette plaine d'autres arbres que quelques saules et d'autres arbrisseaux, ainsi que des épines qui sont fort embarrassantes.



On trouva au confluent de ces deux rivières les Sokolks, Indiens dont le langage diffère peu de celui des Tchopponnicks, auxquels d'ailleurs ils ressemblent beaucoup, si ce n'est que leurs femmes ont beaucoup de dispositions à l'embonpoint; elles sont petites, ont le visage large et la tête tellement aplatie, que le front va en ligne droite depuis le nez jusqu'en haut. Ces Indiens parurent doux et paisibles; ils montrent un grand respect pour les vieillards, et partagent avec les femmes les travaux du ménage. Leurs maisons qui ont jusqu'à 100 pieds de long, servent à plusieurs familles.

Ils se nourrissent de racines, de gibier et surtout de saumon. Ils le font un peu chauffer et le mangent avec la peau et les écailles, sans autre préparation. Ils n'ont qu'un petit nombre de chevaux.

Le 19 on rencontra une tribu des Pichquitpâs qui furent très-effrayés, parce que Clarke avait tiré une grue blanche au vol. Les Indiens entendant un bruit extraordinaire et voyant en même temps tomber l'oiseau, et arriver un homme d'une couleur étrange, furent en proie aux plus vives alarmes. Lorsque pour les tranquilliser il alluma sa pipe avec un verre ardent, ils furent assez longtemps avant de pouvoir se persuader qu'il fût un homme; ils s'imaginaient qu'il était tombé des

nucs. La femme de l'interprète arriva heureusement pour les rassurer, et les cadeaux qu'on leur fit achevèrent de dissiper leurs craintes.

Un peu plus loin, on vit un lieu de sépulture fort remarquable; c'était un hangar long de 60 pieds et large de 12; de chaque côté le toit descendait jusqu'à terre. Les cadavres étaient enveloppés soigneusement de robes de cuir, et rangés en lignes sur des planches qui étaient couvertes de nattes.

On parvint le 22 à la grande chute de la Columbia; sa hauteur est de 37 pieds; la plus haute des cascades partielles n'a que 20 pieds. Les canots furent vidés, et on leur fit passer le saut en les retenant avec une corde; ils éprouvèrent des dommages qui furent aisément réparés. Les Indiens, quoique très-hardis navigateurs, étaient étonnés de l'audace des Américains.

Le 2 novembre on arriva au-dessous du dernier rapide, et l'on reconnut que le mouvement de la marée s'étendait jusque là; on navigua entre des rivages bien boisés et assez plats; de temps en temps des hauteurs en interrompaient l'uniformité. On parcourait à peu près quinze milles par jour.

Les matinées étaient pluvieuses et les brouillards si épais, que l'on ne pouvait voir d'un côté de la rivière à l'autre; le 7 ils se dissipèrent, et l'on



aperçut l'Océan ; « cet Océan, dit Lewis, l'objet de tous nos travaux, et la récompense de toutes nos peines. Cette vue ravissante donna un nouveau courage à toute la troupe, qui fut encore plus charmée en entendant le bruit lointain des brisants. On voyagea gaîment le long du pays montagneux qui formait la rive droite; elle était des deux côtés si haute, si escarpée et si rocailleuse, que nous ne pûmes trouver un lieu commode pour camper, qu'à quatorze milles du dernier village que nous avions quitté. »

Ce ne fut que le 15 que les voyageurs atteignirent l'embouchure de la Columbia, les derniers jours de leur navigation ne furent pas les moins pénibles. Le vent soufflait avec violence; la pluie tombait à torrents, les vagues soulevées fatiguaient beaucoup les frêles canots qui avaient suffi pour descendre le fleuve jusque là. Le mauvais temps empêchait de chasser, on n'avait pour se nourrir que du poisson sec, et pour boire que l'eau de la pluie. Heureusement les Indiens affrontaient les dangers et traversaient les vagues courroucées pour venir vendre aux Américains du poisson et des racines d'ouapatou, espèce de sagittaire.

Après différentes tentatives pour établir un camp où l'on pourrait passer commodément l'hiver, on se décida pour la rive gauche ou méridionale de l'embouchure du fleuve, parce que l'on espérait

s'y procurer facilement du gibier. Les pluies étaient continuelles. Ce ne fut que le 8 décembre que l'on put commencer la construction de quelques cabanes et d'un petit fort. On était sur le terrain des Clatsop, près de l'embouchure d'une petite rivière de ce nom.

Au bout d'une quinzaine de jours, l'humidité constante avait rendu le séjour des cabanes fort désagréable; toutefois on y passa l'hiver. On employa le temps à chasser, à trafiquer avec les Indiens, et à fabriquer du sel pour l'usage de la cuisine. On vécut en très-bonne intelligence avec les indigènes, tout en se défiant un peu de leur inclination au vol; les Tchinouk y paraissaient particulièrement adonnés.

Clarke fit une excursion à trente-cinq milles de distance au sud, chez les Killamocks; il y acheta du lard d'une baleine qui avait échoué sur la côte peu de temps auparavant. Saca-Iavea voulut le suivre, afin de contempler à son aise l'Océan qu'elle n'avait pour ainsi dire vu qu'assez imparfaitement de l'embouchure de la Columbia.

L'année 1806 commença avec la pluie; la température était assez chaude, on était incommodé par les cousins et les moucherons, ce qui parut extraordinaire dans cette saison et sous une latitude si haute. Le climat de cette partie du continent est beaucoup plus doux que celui de la côte orien-



tale sur laquelle sont situés les États-Unis; il y eut peu de jours de gelée; il ne tomba de la neige qu'une seule fois; elle ne resta pas plus de huit jours sur la terre. Dans le plus grand froid le thermomètre ne descendit pas à plus de trois degrés R. au-dessus de zéro; mais les pluies étaient presque continuelles.

Les productions végétales dont les indigènes se nourrissent sont: le chanantaqué, espèce de chardon; ils en mangent la racine qui est sucrée, après l'avoir fait cuire au four: quelquefois ils la trempent dans de l'huile de poisson. La racine d'une fougère, le bulbe d'un orchidée, la réglisse et surtout l'ouapatou leur servent d'alimens, de même que plusieurs baies qui croissent sur des arbrisseaux.

Tous les cantons voisins de la côte sont couverts de forêts peuplées de superbes arbres excellens pour la construction. On vit beaucoup de sapins qui avaient 27 pieds de circonférence à 6 pieds au-dessus de terre, et 230 pieds de hauteur, dont 120 sans une seule branche. On y trouva aussi beaucoup d'arbustes à fleurs.

Les animaux que l'on rencontre entre les Monts-Rocailleux et le grand Océan, sont l'ours brun, blanc ou gris, le plus grand et le plus fort de son espèce; il y a aussi des ours noirs; le cerf rouge, le cerf à queue noire, le bighorn, l'élan, l'anti-

lope, le loup, le chat tigre, plusieurs espèces de renards, le castor, la loutre commune, la loutre marine, le phoque, le raton, le putois, des écureuils, des rats, le lièvre, le lapin, le polcat. On voit dans les forêts des coqs de bruyère et d'autres tétras, des faisans, des buses qui ont quelquefois jusqu'à neuf pieds d'envergure, des éperviers, des merles, des rouge-gorges, des corbeaux, des corneilles, des pies, des chouettes, des pics, des alouettes, des gobe-mouches, des bécasses, des vanneaux et toutes sortes d'oiseaux aquatiques.

Les poissons que l'on vit furent la raie, la plie, l'anchois, le saumon, la truite saumonée; ces deux derniers sont extrêmement communs dans la mer et dans les rivières. La mer jette quelquefois sur la côte des baleines. Les marsouins remontent le fleuve jusqu'au point où l'eau cesse d'être saumâtre. On rencontra quelques coquillages sur le rivage; enfin on aperçut des lézards et des serpens à sonnettes.

« Plusieurs motifs, dit Lewis, nous engagèrent à rester au fort Clatsop jusqu'au 1<sup>er</sup> d'avril. Indépendamment du manque de bois à brûler dans les plaines de la Columbia, et de l'impossibilité de franchir les montagnes avant le commencement de juin, nous espérions voir des navires européens aborder cette côte, et comme nous avions des lettres de crédit pour eux, nous pen-



sions que nous pourrions nous approvisionner des choses qui commençaient à nous manquer. Vers le milieu de mars, la disparition des élans dont la chair avait fait la base de notre nourriture, nous causa des inquiétudes sérieuses; ces animaux avaient regagné les montagnes. Nous étions trop pauvres pour acheter d'autres vivres des Indiens, de sorte que, malgré les efforts de nos chasseurs, il nous est quelquefois arrivé d'être réduits à la provision d'un seul jour à l'avance. D'un autre côté, nous supposions que nos gens, à la santé desquels la continuité des pluies et la vie sédentaire avaient été préjudiciables, se trouveraient bien de quitter la côte et de reprendre l'exercice du voyage. Nous résolûmes donc de partir, de remonter lentement la Columbia, de passer le mois de mars dans le pays boisé, où nous espérons nous procurer des subsistances, et de cette manière atteindre les plaines vers le 1<sup>er</sup> d'avril; car il est impossible de les traverser auparavant. Pendant l'hiver on avait préparé des peaux, de sorte que nous étions bien fournis de vêtemens et de mocassins. Quant aux marchandises nécessaires pour acheter des chevaux ou des vivres durant notre excursion, elles sont si fort diminuées, que tout se mettrait dans deux mouchoirs. Heureusement nous avons des munitions en abondance, et nos fusils étaient en bon état.

« Tout nous faisait présumer que notre retour serait long et pénible. Après bien des négociations, nous achetâmes une pirogue, et nous en obtînmes une autre en dédommagement de chair d'élan que l'on nous avait volée pendant l'hiver. De tous les Indiens, le chef des Clatsops s'était montré le plus disposé à nous rendre service. Nous lui délivrâmes un certificat de bonne conduite pour l'amitié qu'il nous avait témoignée, et une marque bien plus efficace de notre gratitude, fut le don que nous lui fîmes de toutes nos barques. Un chef tchinmoux obtint aussi un certificat; enfin on distribua parmi les Indiens, et l'on fit afficher dans le fort des papiers portant qu'un détachement composé d'un certain nombre de citoyens des États-Unis, dont les noms étaient cités, avait pénétré par le Missouri, les Monts-Rocailleux et la Columbia, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le grand Océan. Le jour de l'arrivée et du départ étaient notés, et nous avons ajouté que nous étions retournés par la même route. Sur le dos de ses papiers on avait dessiné le point de rapprochement des sources du Missouri et de la Columbia, avec notre route et la direction que nous comptions suivre en revenant. »

Le 23 mars les canots et les pirogues furent chargés, et à une heure après-midi l'on partit. En remontant la Columbia l'on aperçut à peu de



distance de son embouchure à gauche, le confluent du Moltonomah qu'une île avait empêché de voir en descendant.

L'on revit les mêmes tribus que l'on avait déjà visitées, et d'autres que l'on n'avait pas encore vues. Au nombre de celles-ci étaient les Quatlaptles. Leur langue offre le son *tl* si commun dans la langue des Mexicains et qui se retrouve aussi chez divers peuples de la côte du nord-ouest de l'Amérique. Les principales tribus que l'on avait vues, sont les Clatsop, les Tchinouk, les Cathlamas, les Tchitles, les Killamocks. Tous ces peuples se ressemblent. Ils sont de petite taille, malfaits et d'une figure peu agréable; ils ont les pieds aplatis, les chevilles grosses, les jambes arquées, ce qui vient de leur habitude de s'asseoir sur leurs talons. Leur teint est d'un brun cuivré comme celui des autres Indiens de ces pays septentrionaux, cependant plus clair que sur les bords du Missouri et sur la frontière des États-Unis. Ils ont la bouche large, les lèvres épaisses, le nez gros et plat, les narines amples, les yeux ordinairement noirs. L'applatissage de leur front est ce qu'il y a de plus remarquable dans leur physionomie, cela passé chez eux pour une beauté; ils se procurent cet agrément en appliquant une planche sur le front des enfans.

Les deux sexes ont leurs cheveux séparés sur

le sommet de la tête, et les laissent tomber par derrière sur le dos et les épaules. Ils se servent de peignes auxquels ils paraissent attacher beaucoup de prix. Les hommes ont une pelite robe en peau qui descend jusqu'au milieu de la cuisse, ou bien en tissu de laine qu'ils fabriquent avec la toison des moutons sauvages. Quelquefois ils mettent par-dessus une natte pour se préserver de la pluie. Cette robe est leur unique vêtement en été comme en hiver, de sorte qu'à l'exception de leurs épaules et de leur dos, on voit toutes les parties de leur corps. Ils aiment beaucoup les habits des blancs. Les robes des femmes ne descendent que jusqu'au-dessous de la ceinture; les plus recherchées sont en bandes de loutre de mer, tressées avec des tiges d'herbes ou des écorces d'arbre, de façon que la fourrure paraît des deux côtés. Un autre vêtement de la même sorte, couvre le corps de la ceinture jusqu'au genou par-devant et à la cuisse par-derrière. La douceur du climat les dispense d'avoir des mocassins et des guêtres. Elles ont des chapeaux tressés en herbe et en écorce, ils sont de forme conique avec un bouton au sommet, et n'ont point de bords; on les fait tenir avec une petite courroie qui passe sous le menton. Elles seules se tatouent. Elles aiment beaucoup les verroteries bleues; elles en font des colliers et des brasselets; les hommes en suspendent aussi à



leur nez. Les mœurs de tous ces sauvages sont extrêmement relâchées. Les femmes sont moins maltraitées chez eux que chez les Indiens à l'est des Monts-Rocailleux, on les aide dans leurs travaux.

Tous ces peuples parlent beaucoup, ils sont très-interrogans, ont l'esprit subtil et une grande mémoire. Ils aiment les fêtes et sont généralement de bonne humeur, quoiqu'ils ne soient jamais gais. Ils ont le plus grand soin des vieillards.

La bonne intelligence qui règne entre eux, doit être en grande partie attribuée à ce qu'ils ne connaissent pas les liqueurs spiritueuses. Ils s'enivrent quelquefois à force de fumer du tabac. Leur vice le plus invétéré est l'amour du jeu. Ils sont enclins au vol et à la filouterie; ils mettent dans tous les genres de trafic un intelligence et une habileté extrêmes, et dans leurs marchés une dextérité et une finesse incroyables. Ils s'entendent à merveille à surfaire leurs marchandises et à rabaisser le prix de celles qu'ils veulent acheter. Le temps ne leur coûte rien pour ce genre de négociation.

Leurs maisons sont de grands hangars quelquefois enfoncés à moitié en terre, et partagés par des cloisons ou ne formant qu'une seule pièce. Un village est composé de trois à quatre de ces vastes baraques.

Ils déposent les cadavres des morts sur des échafauds qu'ils placent dans une pirogue, au-dessus de laquelle ils en renversent une autre; on enveloppe le tout de nattes, et l'on met à côté du mort un aviron et d'autres objets dont il faisait usage.

Lewis raconte que les Indiens chez lesquels sa troupe avait passé en allant au grand Océan, voyant qu'à son retour elle était moins bien pourvue de marchandises, lui montrèrent en général moins de bienveillance que la première fois qu'ils l'avaient vue. Plusieurs fois ils essayèrent même de la voler à force ouverte. Il fallut faire bonne contenance pour éviter de perdre le peu de marchandises qui restaient.

Le 10 avril on arriva au pied des rapides; on les franchit avec beaucoup de difficulté et l'on y perdit une pirogue. On avait encore le grand saut à passer, et l'on ne pouvait venir à bout de transporter le bagage par terre qu'à l'aide de chevaux. On s'en procura le nombre nécessaire. Ensuite on fut obligé d'acheter du bois pour faire la cuisine; heureusement les peaux que l'on avait préparées pendant l'hiver fournirent des moyens supplémentaires d'effectuer des échanges. On sentit plus vivement cette fois un inconvénient dont on avait souffert dans le précédent voyage. Le soir on laissait les chevaux en liberté dans les pâturages; le



lendemain on avait souvent beaucoup de peine à les retrouver.

Le 29 on arriva chez les Oulaoullahs qui firent une réception très-amicale aux voyageurs. C'étaient les plus honnêtes, les plus hospitaliers et les plus francs que l'on eût encore vus. Lewis avait alors trente chevaux; « plusieurs étaient jeunes et excellens, dit-il, la plupart avaient le dos en très-mauvais état. L'Indien est un maître cruel; il fait aller ces animaux très-vite, la selle dont il fait usage est si mauvaise, qu'elle leur a bientôt blessé le dos; n'importe il continue à monter la pauvre bête qui depuis le garrot jusqu'à la croupe n'offre qu'une plaie. On ne mange les chevaux qu'à la dernière extrémité.

Conduite par des guides oulaoullahs, la troupe continua sa route par terre jusqu'au Kouskouski et jusque chez les Tchoponnich. L'un des chefs de cette tribu ayant entendu parler du retour de Clarke et des siens, était venu au-devant d'eux avec dix guerriers. Il ne tarda pas à les quitter. Le saumon n'ayant pas encore remonté les rivières, la plupart des Tchoponnich sont dispersés dans leurs villages pour recueillir des racines. Ainsi les Indiens que l'on rencontrait ne pouvaient être d'un grand secours, puisqu'ils étaient à peu près aussi dépourvus que les voyageurs.

Le 4 mai on traversa le Kouskouski avec l'aide

de guides tchoponnich. Le lendemain l'on fut surpris de la générosité d'un Indien qui fit cadeau à Clarke d'une très-jolie jument, et ne demanda en retour qu'une fiole d'eau pour les yeux. « L'automne précédent, lorsque l'on était campé à l'embouchure du Tchoponnich, on nous avait amené, dit Lewis, un homme qui se plaignait d'une douleur dans la cuisse et au genou. Lorsque nous le revîmes, il paraissait guéri, quoiqu'il n'eût pas marché depuis quelque temps. Clarke, pour ne pas le contrarier dans son espoir, lava et frotta la partie malade, et lui donna un liniment volatil pour continuer l'opération, et qui accéléra ou du moins ne retarda pas la cure. Pénétré de reconnaissance, cet homme chanta partout nos louanges, et notre réputation comme médecins s'accrut encore par l'efficacité d'une petite quantité d'eau pour les yeux que nous lui donnâmes en même temps. Nous sommes satisfaits de cette manière nouvelle de nous procurer des vivres, d'autant plus que les Indiens ne veulent nous en donner que pour des marchandises et qu'il nous en reste bien peu.

« Quatre milles plus loin, continue-t-il, nous entrâmes dans une autre grande maison où demeuraient dix familles. Nous y fîmes notre dîner de deux chiens et de quelques racines que nous eûmes beaucoup de difficulté à nous procurer. Un Indien qui avait l'air de se moquer de nous en